Deuxième Année. — N° 45 Le Numéro : 0 fr. 25 Jeudi 7 Novembre 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : Colette REYNAUD ☆ Rédactrice en Chef : Louise BODIN
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Karl Marx et la France..... Louise BODIN
Conseils aux femmes..... Noël-E. GARNIER
Libres-Propos..... MARIANNE
Organisez-vous !..... Georges YVETOT
Le peintre chez le mareyeur..... Henriette SAURET
Les Idées et les Livres..... Waldemar-GEORGE

Matinée Littéraire et Artistique

ORGANISÉE PAR

LA VOIX DES FEMMES

le Dimanche 10 Novembre à 2 h. 1/2 après-midi

94, Avenue de Suffren

PROGRAMME

ALLOCUTION de Mme Louise BODIN

PARTIE ARTISTIQUE

Mesdames; LARA, de la Comédie-Française MÉTHIVIER, Henriette SAURET, Andrée LESTRANGE.

Messieurs : Michel MAURICE, LEVY, Marcel PÉNITENT, Fer. BOURGOIN.

Mme Francine LORÉE-PRIVAS et M. Xavier PRIVAS (dans leur répertoire).

Karl Marx et la France (1)

Je ne saurais trop recommander la lecture du livre que Jean Longuet vient de publier sur « Karl Marx et le Marxisme ».

C'est un sujet à l'heure actuel actif entre tous.

Jean Longuet a obéi à plusieurs desseins en écrivant ce livre : à la nécessité de justifier Karl Marx de calomnies odieuses qui constituent, a écrit Victor Basch « une des plus audacieuses falsifications de doctrine et de textes dont l'histoire nous offre l'exemple » ; à la nécessité d'apprendre à ceux qui l'ignorent — surtout dans le prolétariat — la vie, la pensée, l'action de l'homme de génie qui consacra tout son être à l'affranchissement du prolétariat et qui, par la seule puissance de son magnétisme « groupa la plus vaste association que le monde ait connue. Depuis le christianisme, unissant, encadrant à travers l'univers des millions de prolétaires organisés politiquement et économiquement comme classe » ; à la nécessité enfin de faire connaître plus spécialement au prolétariat français combien Karl Marx l'aima, le défendit, le comprit, lui fit confiance, et « quel éclatant hommage il rendit aux grands précurseurs français de sa doctrine ».

C'est donc une œuvre morale et historique, mais pédagogique également. Les temps et les événements sont tels que ceux qui « savent » ne doivent plus garder leur science pour eux. Ils doivent la répandre, la faire pénétrer dans les masses, la rendre concrète et réelle par des textes parce que la science exacte est l'auxiliaire indispensable de tout travail intellectuel probe et consciencieux.

Jean Longuet a apporté dans son livre sa clarté d'esprit habituelle. Sa précision d'analyse, sa netteté d'expression, son érudition substantielle, mais sans lourdeur ni opacité, que nous avions déjà particulièrement appréciées dans Le Pays — Le Pays *de la belle époque — quand il écrivait les*

(1) Jean Longuet : La Politique internationale du Marxisme, Karl Marx et la France (1 volume, Félix Alcan). En vente à la *Voix des Femmes*.

articles courageux de défense et illustration de la Révolution Russe. Et comme Jean Longuet est de chair et d'âme avec son sujet, le livre s'enrichit d'une émotion tendre et grave, communicative aux lecteurs qui aiment trouver un homme à la place d'un auteur. Il a bien compris que c'est la correspondance d'un maître qui permet le plus l'accès dans son intimité, que c'est par elle qu'on peut le surprendre dans la familiarité de son esprit et de son cœur et le rapprocher de lui, et le comprendre mieux. Le portrait de Karl Marx qui se dégage de ses admirables lettres à son ami Engels, à Kugelmann, est saisissant de vie et de mouvement. Nous le voyons, nous l'entendons, prodigieusement actif, son robuste cerveau toujours sous pression, fournissant des journées de travail de dix-huit heures, luttant, défendant jalousement son Internationale contre les rêveurs et les énergumènes, car il avait avant tout le sens de la réalité, le besoin de réalisme. Il a des boutades d'une verve savoureuse, des rires et des joies, des colères et des indignations qui sont d'un colosse — car plus le fleuve est grand et plus il est ému, a dit Alfred de Vigny — le tout illuminé par une clairvoyance des êtres et des événements, une divination de l'avenir devant lesquels nous restons « étonnés » comme devant les manifestations d'un individu supérieur et qui domine les temps. Certes, si l'existence de tels individus est consolante, si elle est une justification de la race, elle est aussi troublante, car s'ils soulèvent l'Humanité au-dessus d'elle-même dans les régions supraterrestres d'un idéal de beauté, de justice, de fraternité, ils ne l'empêchent pas de retourner périodiquement à son vomissement comme le chien de l'Ecriture et il semble parfois que leur effort ait été vain et que tout soit à recommencer

Après la Révolution de 1848, exilé d'Allemagne, Karl Marx vint à Paris, mais le gouvernement du « Prince Président » le traita à peu près comme notre gouvernement traita les socialistes russes depuis la guerre et il dut s'en aller « vers la grande mère des exilés, la noble cité britannique qui a eu depuis plus d'un siècle la gloire immortelle d'être l'asile inviolé de tous les proscrits ». De Londres, où il vécut dans un foyer modeste, mais chaud d'affections familiales. Karl Marx anime et dirige en France, en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Belgique, en Amérique, tous les groupes de l'Alliance Internationale des Travailleurs.

Sans doute la première partie du livre de Jean Longuet est d'un intérêt passionnant. La fondation de l'Internationale (septembre 1864), cette admirable charte de l'Association qui se termine par l'appel célèbre, d'une simplicité ardente, d'une concision évangélique « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » ; les luttes qu'il fallut soutenir, les vicissitudes qu'il fallut traverser, toute cette histoire est d'une importance capitale dans l'histoire des temps modernes et il est essentiel de la connaître pour comprendre les différentes péripéties du mouvement socialiste contemporain.

Mais la seconde partie : la guerre franco-allemande prend, à cause des événements présents, une grandeur tragique. Elle expose en une centaine de pages, qu'on lit fiévreusement, tout le drame qui ne fut que le prologue du drame « horrible et infiniment plus vaste » que nous vivons depuis quatre ans.

Et la figure de Karl Marx se détache, pure et dominatrice, au-dessus de tous ceux qui furent mêlés à la période douloureuse. Son impartialité, sa loyauté internationale, sa pénétration politique apparaissent sans contestation possible et les passages de ses écrits ou de ses lettres qu'on a pu lui reprocher — en les extrayant perfidement du contexte —, il n'est pas un républicain français qui n'eût pu les écrire au moment où la guerre de 1870 fut déclarée, autant par la sottise napoléonienne que par la brutalité bismarckienne. Lorsque la France devenue République — l'Internationale, dit Karl Marx salua l'avènement de la République en France — dut traiter avec l'Allemagne impérialiste victorieuse, Marx fut son défenseur le plus hautement intrépide, le plus noblement humain. Ses manifestes aux travailleurs allemands, ses protestations contre la spoliation du territoire français, ses attaques vibrantes contre le gouvernement allemand, ses avertissements passionnés à son pays, retentissent aujourd'hui avec une force telle qu'ils devraient faire pâlir et hésiter ceux qui sont prêts à retomber dans les fautes commises par le vainqueur, en 1871.

« Les convoitises sur l'Alsace-Lorraine semblent dominer dans deux sphères : la canaille prussienne et les buveurs de bière patriotes de l'Allemagne du Sud, écrit-il. Leur réalisation serait le plus grand malheur qui pourrait frapper l'Europe et particulièrement l'Allemagne.

« Ils osent prétendre que la population de l'Alsace et de la Lorraine brûle de se jeter dans les bras de l'Allemagne. C'est le contraire de la Vérité. Mais il faut encore compter avec une autre catégorie de patriotes, les malins ceux-là, les forts en thème stratégique, qui réclament l'Alsace et la partie de la Lorraine parlant allemand, comme garantie matérielle contre une attaque de la France. »

Des phrases comme celles-là se passent de commentaires, seulement elles devraient apparaître en lettres de feu sur les murs du cabinet de travail — si on peut appeler travail leurs menées malfaisantes — de nos impérialistes, de nos annexionnistes, de nos « forts en thème stratégique ».

Enfin, lorsque le crime fut accompli, lorsque la capitulation fut signée — dans des conditions qu'il vaut mieux ne pas exposer ici — lorsque la classe prolétarienne de Paris, soulevée de souffrance et d'indignation, tenta la Révolution communaliste du 18 mars, Karl Marx rédigea un manifeste à la gloire du prolétariat français, se découvrit devant les martyrs, célébrant dans ce Paris de la Commune, l'avant-coureur d'une société nouvelle. Car il ne cessa pas d'avoir la foi dans la fraternité internationale des peuples, n'ayant d'autre pensée que l'émancipation économique des travailleurs du monde entier.

Cependant Karl Marx n'était pas pacifiste. Plusieurs fois il a souhaité la guerre contre la Russie tzariste et panslaviste qu'il aperçoit toujours comme responsable ou prête à profiter de tous les conflits européens. J'aperçois bien qu'il estime que le vieux monde capitaliste ne peut crouler que dans la bataille. Mais j'avoue que ma sensibilité et même ma raison féminines se refusent à le suivre sur ce point-là.

Douze ou quinze millions de morts, Karl Marx en eût certainement frissonné...

« Défendre les lois de la morale et de la justice, qui doivent gouverner les rapports des simples particuliers, comme lois souveraines des relations internationales » énonce Karl Marx, définissant ainsi la politique étrangère de l'Internationale.

Espérons, malgré tout ; espérons « jusqu'au bout » puisque les quatorze propositions du Président Wilson semblent bien pénétrées du grand esprit marxiste.

Louise BODIN.

Conseils aux Femmes

Je vous prie de croire que nous ne sommes pas renseignés par fil spécial, ici, des événements intérieurs de l'Allemagne.

D'autre part ne nous inspirant point du *Matin* et *tutti quanti* de la Grande Presse, nos adversaires (en ces temps plus que jamais d'Union sacrée) peuvent toujours suspecter les nouvelles, les bonnes nouvelles, dont quotidiennement le *Journal du Peuple* et de rares organes démocrates entretiennent en nous l'espoir en la prochaine

Si les peuples de la Terre, ne sont pas couchés avant peu sous le souffle pestilentiel de ce mal bénignement baptisé : Grippe.

Mais en ce pays lointain où m'exilent la guerre et ses dons généreux (certificats de visite et contre-visite, à vos ordres, Monsieur Léon Daudet), pour tout dire en ce département frontière d'où j'aperçois de mes fenêtres le ciel en paix de la Suisse, malgré douaniers et gardes-frontières, les rumeurs lointaines nous parviennent et lorsqu'en ces jours d'automne les sommets déjà neigeux s'embrasent des reflets du couchant, c'est l'aube de la Révolution qui, semble-t-il, se lève sur la Terre plongée dans l'ombre.

S'entend en Allemagne, et telle est ma confiance en Celui que le Dieu de la guerre arma des Ciseaux Infaillibles qu'il me vient seulement à l'Esprit de lui préciser où,

..... **CENSURE** .....

Ce pendant en France, dans la France de 89, de 93, de 48 et de la Commune, malgré la grippe susnommée, la pluie, les deuils quotidiens, la somme des souffrances accumulées en un coin du sol, malgré les mutilations, les champs ravagés où mûrissait le pain du corps, les Cités détruites où levait le pain de l'Esprit, la Mort présente et invisible, la Foule, grotesque sous le dôme, à sa mesure, des parapluies, chante les mêmes refrains

..... **CENSURE** .....

et qu'il me serait facile d'en développer les terribles conséquences, si Clemenceau disant vrai, la Censure avait vécu.

Femmes de France, vous les Averties, qui écoutez ici la Voix d'amour de Louise Bodin, les leçons de l'expérience de ce militant éprouvé : Georges Yvetot, audacieux à la fois et sage, les chants de Bonté de Henriette Sauret, et les essais de bonne volonté des signataires ordinaires de ce journal, qui est le Vôtre, le seul Vôtre — ne vous en laissez pas distraire par les clameurs de Haine, les Trophées et les *Marseillaises* du dehors !

Gardez-vous de l'Oubli, plus meurtrier encore que la guerre ! Et s'il est vrai que la Victoire est proche au seuil de cette ère nouvelle, recueillez-vous ;

..... **CENSURE** .....

Et sachez que si, malgré Victoire — dont nous avons été les artisans ignorés, un peu plus chaque jour — la Paix ne devait être qu'une apothéose militaire, nous aurions perdu la guerre, pour de longs siècles encore et les hommes seraient morts en vain !

Noël-E. GARNIER.

Libres propos de Marianne

Colombe ou Canard ?

Sceptique, le Peuple se demande si la colombe attendue, tenant en son bec un rameau d'olivier, gage de paix, n'est pas un canard.

C'est que les pourparlers continuent et rien n'est aussi long que le bonheur qu'on attend. Mais, patience !... La Paix est en marche... rien ne l'arrêtera !

Le Président Wilson ne peut être comparé à certains de nos pîtres en vedette de la politique et de la diplomatie. Il parle clair, il parle net. Rien ne paraît aussi sérieux que ce qu'il dit. Avec lui, on sait à quoi s'en tenir. Les anciens l'eussent appelé, pour le moins, le fils de Minerve, tant la sagesse coule de ses lèvres. C'est bien lui qui nous vaudra la Paix ; c'est bien de chez lui que nous sera venue la *Force imposant le Droit* à ceux qui ne connaissent, selon les chances et les hasards de la Guerre, que *la Force primant le Droit*.

Charité ou Solidarité.

A lire le numéro 3 de l'intéressante petite feuille que publient nos chers camarades les « rescapés » de la tuerie.

Le *Mutilé*, organe de la Fédération des Mutilés et Réformés de Guerre, des Veuves et des Orphelins, donne une définition de la charité et de la solidarité en temps de guerre :

« Depuis que la guerre sévit sur le Monde civilisé, les mots semblent subir des transformations semblables à celles de certaines consciences. Ainsi on confondra volontiers la charité chrétienne avec la solidarité humaine. Ces deux qualités sont pourtant bien différentes.

« La charité fait les mauvais frères et aussi les faux-frères.

« C'est par charité, sans doute ; que certains apôtres de l'Union Sacrée veulent la guerre jusqu'au bout... pour les autres !

« C'est par charité encore qu'ils veulent aussi qu'on cède sa place au mutilé... dans l'autobus et dans le métro... Mais ils admettent qu'à son travail, on ne le paie plus comme autrefois s'il ne peut rendre les mêmes services, ou s'il est profiteur d'une pension bien gagnée en défendant le pays. Ils admettent même qu'on ne le reprenne plus à son usine parce qu'il rapporterait moins de bénéfices à son patron qu'un homme valide.

« Enfin, c'est toujours par charité qu'on admet la honte sociale d'un mutilé mendiant son pain pour vivre. Comme si la société pour laquelle il a versé son sang, ne doit pas tout jusqu'à la mort à celui qui a risqué sa vie !

« Soyons frères !... disent-ils. Mais ils ne sont et ne seront jamais que de mauvais frères ou de faux-frères. Ils ne peuvent d'ailleurs être autre chose que cela. L'exploitation de l'homme par l'homme exige qu'il en soit ainsi et l'exploiteur se croira toujours quitte envers l'exploité quand il lui aura fait, de façon plus ou moins hypocrite, la charité !

« Pour n'être ni dupes, ni victimes de ce pharisaïsme bourgeois du monde moderne, les mutilés de la guerre ont eu raison de se grouper pour pouvoir échapper à la charité chrétienne ou à la philantrophie bourgeoise de ces mauvais frères, de ces faux-frères.

« Ainsi faisant, ils ont affirmé leur conscience et leur dignité.

« Leur organisation est basée sur le principe magnifique de la solidarité ouvrière, comme l'est elle-même pour tous les travailleurs la Confédération Générale du Travail.

« Et ce n'est pas là une superfétation. Dans leur organisation, les mutilés de la guerre veulent défendre par des moyens particuliers, leur Droit au respect, leur Droit à la vie.

« Nous aimons ces travailleurs revenus de la guerre avec une conscience haute et belle !

« Ceux-là n'auront pas la bassesse de se croire diminués moralement parce qu'ils auront laissé sur le champ de bataille quelque membre avec beaucoup de sang. Ils n'affichent aucune prétention que celle d'être des hommes fiers, moins glorieux de leur blessure que de leur dignité. C'est ainsi qu'ils sont pour nous et entre eux, de bons et de vrais frères. »

A mon idée, on ne peut mieux dire.

C'est là une définition juste qu'on ne trouverait point sous la signature d'un de ces farouches guerriers qui, derrière leur encrier, combattent les ennemis de leur pays en insinuant que tout être qui ne pense pas comme eux est un traître.

Il y a bien peu de Français en France, si l'on en croit ces tristes sires, ennemis du peuple et de la Raison.

Heureusement qu'au pays de Rabelais, de Voltaire et de Diderot ou aime mieux rire des fous que de les tuer.

..... CENSURE .....

..... CENSURE .....

Chez les Couseurs et les Cousettes.

Le Syndicat général de l'Habillement ne s'endort pas. Il y a de l'ardeur et de la Persévérance parmi les militants. Tant mieux.

Une série de réunions corporatives attire aux salles de la Bourse du Travail ou de l'Union des Syndicats les ouvriers et surtout les ouvrières qui étaient en grève il y a peu de temps.

On se souvient qu'à ce moment des pourparlers furent engagés, des promesses furent faites, des contrats élaborés.

C'est pour tenir au courant la masse intéressante des exploitées du vêtement que se succèdent ces réunions. C'est nécessaire autant pour le Syndicat lui-même que pour les ouvriers et ouvrières si faciles à se décourager.

Le Syndicat prend ainsi une salutaire influence vis-à-vis du Patronat et les travailleurs se maintiennent dans la bonne voie de la solidarité ouvrière et de l'espoir commun, comme de la confiance en soi.

Voici quelques-uns des Appels faits à certaines catégories des travailleurs du Vêtement :

OUVRIERES ET OUVRIERS DE LA CONFECTION POUR DAMES

Camarades,

Le Président de la Confection en gros pour Dames se refuse à signer une convention sur l'application de l'indemnité de cherté tant pour les ouvrières travaillant à domicile que pour celles travaillant chez les entrepreneurs.

D'autre part, nous ne devons pas attendre que la saison d'été soit commencée pour imposer à nos patrons la discussion sur les minima de salaires et leur application. Envisageons également la possibilité de la suppression du travail à l'entreprise où une exploitation éhontée existe, et cela en imposant au patronat l'institution du travail direct à l'atelier par la suppression de l'intermédiaire.

Venez tous à la réunion prochaine.

∴

AUX TAILLEURS POUR DAMES

Camarades,

Vous venez d'accomplir un geste magnifique de solidarité ouvrière. Après trois semaines de grève vous avez réintégré vos ateliers sans aucune amélioration de votre propre situation, mais votre syndicat poursuit sa tâche.

Lundi, 21 octobre, votre Commission syndicale a discuté avec le patronat vos revendications posées depuis longtemps. Elle les défendra avec toute l'énergie et tâchera de les élever en conformité du coût de la vie.

∴

AUX OUVRIERES ET OUVRIERS
PRESSEURS ET CONFECTIONNEUSES
TRAVAILLANT CHEZ LES ENTREPRENEURS

Le différend persiste entre les ouvrières et les entrepreneurs en ce qui concerne les indemnités accordées par les confectionneurs en gros.

Les entrepreneurs, paraît-il, ne l'ont pas touché ! C'est possible. Mais nous, nous disons que cela ne nous regarde

pas ; le contrat est signé pour que tous bénéficient des mêmes avantages que nos Camarades des grands ateliers ; c'est peut-être aussi parce qu'elles sont toutes syndiquées que *nous* n'avons pas eu de difficulté avec leurs patrons pour l'application de ce contrat. Si vous aviez fait de même et payé plus régulièrement vos cotisations, nous n'en serions pas là ; néanmoins, nous ferons tout notre possible pour vous faire obtenir satisfaction, à condition que vous assistiez à la réunion organisée dans ce but.

Comme on le voit, les ouvrières qui restent indifférentes n'ont guère d'excuse.

Les militants de la Couture méritent qu'on ne laisse pas infécondes leurs généreux efforts à la cause commune. Des femmes exploitées par les tailleurs opulents ou par les grands magasins de confection ont une occasion de s'assembler, de se réconforter, de s'éduquer entre elles.

Quand la femme réduite aux obligations du salariat aura compris la nécessité du groupement, il y aura quelque chose de changé dans l'organisation sociale du Travail.

Il y a des chances que ce jour-là, on comprendra partout que la Femme a mieux à faire que de se faire exploiter. Car lorsque les patrons seront obligés de payer les femmes selon leur valeur de travail et aussi selon leurs besoins matériels, en tenant compte qu'elles ont droit à tout... jusqu'au bonheur de vivre, ils conviendront, ces chers patrons, que la place de la femme est au foyer et que celle qui travaille doit être mieux considérée qu'une esclave et mieux payée qu'une domestique ou une courtisane.

Fête des Morts !

Que de morts !... Que de morts !...

Et comment fêter dignement ces innombrables disparus ? Par un souvenir ? Par un sanglot ?

Un douloureux souvenir dans chaque famille où se pleurent des êtres qu'on chérissait ne peut suffire à honorer ceux qu'on aime tant malgré leur départ pour le néant, le ciel ou la métamorphose, selon les croyances et la raison de chacun des survivants !

Un immense sanglot ne suffit pas non plus. Le vent d'automne l'emporterait vite sans qu'il en reste même un écho !

Par quoi ? Par des larmes encore ? Par des larmes toujours ?... Jusques à quand ?

Un fleuve de larmes ne lavera pas non plus la tache rouge immense qu'a laissé sur la terre le crime des hommes !

Une résolution vaut mieux. Elle se peut formuler sous la forme d'un souhait...

Un souhait de fête aux morts devrait être partout celui-ci :

« Qu'à l'avenir les Peuples sachent s'entendre, se comprendre et s'aimer dans la grande famille humaine, comme le savent les frères et les sœurs d'une belle et simple famille heureuse et digne de la vie aimant tout ce qui la perpétue. »

MARIANNE.

On doit lire

TOUS LES JOURS
LE JOURNAL DU PEUPLE
TOUTES LES SEMAINES
LES HOMMES DU JOUR

Organisez-vous !

« Organisez-vous ! » disait dernièrement dans l'*Œuvre*, J. Ernest-Charles.

Vous croyez peut-être qu'il adressait cette brève invitation à quelques pauvres femmes trop exploitées comme nous avons coutume de le faire ici.

Détrompez-vous. Il s'adressait tout simplement aux précieuses marionnettes qui font nos délices dans la Maison de Molière...

En en quels termes M. J. Ernest-Charles se fait-il l'apôtre du syndicalisme, le voulez-vous savoir ?

Eh ! bien, lisez :

« Mais oui, organisez-vous et ne faites pas de chichis !

« Il paraît que les délicieux pensionnaires de la Comédie-Française elle-même sont aussi désargentés que les charmantes midinettes qui ont pour eux tant d'admiration. Seulement, les charmantes midinettes ne sont pas bêtes. Elles possèdent, à défaut de rentes et de villas sur les bords de la Marne, le sentiment de leurs intérêts corporatifs, et de la puissance de l'association ; elles savent se défendre, et pour se mieux défendre elles seraient à la rigueur capables d'attaquer, et elles ont raison, et il faut toujours qu'elles triomphent et que la raison triomphe avec elles, par elles, et même en elles !...

« Ah ! les charmantes midinettes ne sont pas bêtes ! Mais les délicieux pensionnaires de la Comédie-Française sont, révérence parler, un peu gourdes !

« Cela ne les empêche pas, bien entendu, d'être très intelligents et d'avoir du génie. Mais cela ne les empêche pas non plus d'éprouver tous les désagréments de la vie chère. Et voici qu'aujourd'hui ils sont obligés de se plaindre des conditions précaires de leur noble existence d'artistes ! Naturellement leurs plaintes sont harmonieuses et ces messieurs qui enseignent la diction au Conservatoire, mais qui devraient bien y enseigner, par surcroît, les règles de l'organisation professionnelle, peuvent être contents !... Ils peuvent être contents, certes, et je suis enchanté, moi aussi ! »

Voilà qui est très bien, n'est-ce pas ?

J'applaudis au parallèle entre nos fines diseuses du Français et nos vaillantes abeilles de la Couture.

Comme J. Ernest-Charles, nous souhaitons de tout cœur que les artistes ne soient pas plus bêtes que ne le sont les abeilles, les fourmis, et qu'elles imitent nos charmantes midinettes. Le simple sentiment de la solidarité incite à l'entente et à l'organisation tous les travailleurs qui n'ont pour capital que leur talent et leur courage. Quand on se plaint en commun on peut entrevoir une solution commune.

Pauvres demi-dieux !

Mais, que me sert de commenter ? Ne vaut-il pas mieux encore laisser parler si bien le militant occasionnel du Syndicalisme ?

« C'est que ces hommes voués à la gloire, c'est que ces

hommes qui sont plutôt des demi-dieux que des hommes ne touchent que deux cents francs d'appointements mensuels. Et au prix où sont le beurre et les pommes de terre, les demi-dieux qui mangent du beurre et des pommes de terre et qui ne touchent que deux cents francs d'appointements mensuels ne peuvent que difficilement se nourrir... Se nourrir et se vêtir ! Car les demi-dieux de la Comédie-Française se flattent d'être habillés correctement et de perpétuer pour l'ébahissement des boutiquiers de l'avenue de l'Opéra toutes les traditions de la véritable élégance nationale !...

Deux cents francs chaque mois pour un demi-dieu ! Enfin le demi-dieu commence à se rendre compte que ce n'est pas assez. Et il proteste. Et il réclame. J'aime à croire qu'il ne réclamera pas, si j'ose dire, dans le désert ! »

Et nous aimons à croire qu'une si bonne leçon ne sera pas perdue et qu'il se trouvera parmi ces demi-dieux un homme sincère et brave pour oser l'organisation syndicale. Le voilà, le beau rôle à jouer sur la scène sociale.

Appel à l'initiative.

Décidément, il faut que je reproduise presque entièrement l'article de l'*Œuvre*, c'est vraiment trop bien :

« Mais pourquoi les pensionnaires de cette grande maison bourgeoise et bien famée qu'est la Comédie-Française nous apparaissent-ils aujourd'hui comme des victimes infortunées de la méchante organisation sociale ? Pourquoi ? Parce qu'ils ne sont pas associés. Parce qu'ils s'avancent, orgueilleux et solitaires, dans leur génie et dans leur pénurie !... Parce qu'ils sont des individualistes forcenés et naïfs ! Ce que les artistes dramatiques et autres ont pu souffrir durant cette guerre à cause de leur imprévoyance et de leur isolement, le grand artiste Huguenet vous le dirait, lui qui, président d'une association d'artistes, a précisément agi avec un si généreux dévouement pour atténuer ces souffrances !... Mais il est temps que les artistes établissent entre eux une sérieuse organisation professionnelle ! Il est temps qu'ils **se syndiquent,** comme l'ont fait par exemple les journalistes ! Il est temps qu'ils ne disent plus comme des sots : « Moi, je suis un artiste, je ne suis pas un ouvrier. » D'abord, ils sont des ouvriers. Ensuite c'est justement à cause qu'ils sont des artistes, c'est-à-dire les plus indisciplinés des ouvriers, qu'ils ont besoin d'une forte organisation professionnelle. Et une organisation professionnelle ne peut être forte que si elle est syndicale ! Il serait beau que les délicieux pensionnaires de la Comédie-Française prissent l'initiative de former le vaste Syndicat des artistes et de montrer ainsi que, sinon dans leur jeu théâtral, du moins dans leur action sociale, ils sont de leur époque, et que, tout bien pesé, ils ne sont pas plus bêtes que nos charmantes midinettes qui, elles, ne sont pas bêtes du tout. »

Et voilà. Pensez-vous que cela ne valait pas pour les lecteurs de la *Voix des Femmes* la peine de poser un peu la plume et d'écrire — si vous me permettez ce terme — avec des ciseaux ?

Félicitations à Ernest-Charles ; on ne pouvait mieux dire ni mieux faire.

Georges YVETOT.

Le peintre chez le Mareyeur

En souvenir de Raymond Casse, mort à vingt-huit ans, le 22 octobre 1918.

« Vous viendrez nous voir à la Turballe, n'est-ce pas ? — m'avait dit Raymond Casse, un jour que je le rencontrai au Pouliguen. — Notre adresse, c'est : chez M. Pillard, mareyeur. N'oubliez pas ! »

A quelque temps de là, mon mari en permission étant venu me rejoindre au bord de l'Océan, nous primes comme but d'une de nos promenades, la visite au peintre.

Juillet s'étalait dans l'air comme une immense fleur brûlante et répandait sur toutes choses des millions d'étamines d'or. Quasi-ailés, maîtres des chemins et des minutes, de par nos bicyclettes, nous partîmes à travers le marais salant dont les miroirs stagnants réfléchissant les feux du ciel, scintillaient à vif, doublant la chaleur. L'entrée à Guérande nous rafraîchit. Après la route nue et desséchée du marais, Guérande apparaît comme une verte oasis, ombreuse, toute enveloppante. Guérande, la belle aux remparts dormants, Guérande, la petite cité des songes, blottie au milieu de sa ceinture de douves ruisselantes de feuillages, Guérande baigna nos yeux d'une douceur émouvante, grave, hors des temps... Au sortir d'elle nous trouvâmes une campagne colorée, pleine de blés massifs, de sveltes moulins, de fermes gaies, de vergers foisonnants. Puis le paysage devint sévère, la route traversa deux villages mornes et enfin nous amena à la Turballe. La Turballe, un bourg aride dont l'unique rue est abîmée et noircie par la voie et le passage du petit chemin de fer de Piriac. Les maisons badigeonnées à la chaux, avec des toits d'ardoise ou de chaume sont toutes semblables. Mais des filets de pêche, immenses, sèchent, accrochés devant elles. Ils sont d'un bleu chaud de vitrail, ou rouge foncé, ou jaune éclatant et se drapent en plis fluides le long des façades qui s'idéalisent derrière les mailles de ces vastes voilettes.

« Tiens — dit mon mari. Regarde donc ces filets. Ils rappellent certaines robes des Ballets russes ». — Nous demandons à une vieille pêcheuse tassée sur le pas de sa porte : « M. Pillard, mareyeur ? — C'est la maison verte, là-bas... » Nous pédalons, affolant quelques poules qui picorent entre les rails. Voici la maison verte. Un fin visage penché à une fenêtre, nous sourit. C'est la femme du peintre. Nous entrons et nos amis viennent à nous. Nous sommes dans le salon de M. Pillard. Cette pièce, avec son papier à fleurs, ses lithographies 1850, ses meubles vieillots, ne manque pas d'allure. Voici M. Pillard lui-même Il est superbe. Il a soixante ans mais il les porte en athlète. Il donne l'impression de la force par toute sa carrure, par ses épaules puissantes, son torse bombé, sa tête autoritaire aux traits profondément patinés d'avoir reflété pendant tant de jours les jeux changeants du soleil et de la mer. Il est coiffé d'un béret, vêtu d'une veste de laine confortable et il fume sereinement une grosse pipe. Après avoir échangé avec lui quelques paroles cordiales, nous montons vers la chambre de nos amis.

Dans l'escalier, Raymond Casse nous dit : « Vous savez, Pillard, c'est le grand personnage d'ici. C'est le conseilleur universel, l'arbitre infaillible. Il est consulté et respecté de tous. Il a fait fortune dans le poisson. Il est très intelligent. » Nous passons dans un couloir encombré de filets et d'instruments de pêche et nous voici dans la chambre.

Elle est assez étroite, mais fort sympathique avec ses cloisons de bois verni. Deux lits, un petit fourneau, une table où des bols et une bouteille de cidre se dressent parmi des tubes de couleurs et des liasses de croquis ; un grand dressoir paysan dont le vaisselier porte au lieu d'assiettes des livres, des cahiers, voilà tout l'ameublement. Mais sur la cheminée, aux murs, rient, illuminent, s'épanouissent les tableaux du

peintre. Les vagues, les roches, les nuages, les champs, les jardins, les moulins y sont, modelés, vivants, chatoyants, peints avec amour, avec jeunesse. Cs toiles semblent autant de louanges, de remerciments que le peintre adresse à la nature qui le transporte. Nous nous reposons du voyage et de la chaleur, assis, buvant des bolées de cidre âpre et frais que nous versent nos hôtes. Par la fenêtre béante, on ne voit que des toits dont l'ardoise brille comme de l'acier et qui se découpent crûment dans le ciel bleu aveuglant.

« Nous ne sommes pas sur le port, c'est dommage, mais les autres chambres étaient louées bien avant notre arrivée — dit Raymond Casse. Et puis cela n'a guère d'importance... nous passons netre temps dehors... » Et il nous raconte son émotion de la découverte de la mer où il est venu pour la première fois ; et son plaisir de partager la vie des pêcheurs, d'aller en barque avec eux, de manger leur « godaille »; et sa joie de partir sur les routes, à la recherche de l'image, son album sous le bras.

« Je suis d'ailleurs obligé de me cacher pour peindre, car par ordre de l'autorité militaire, l'exercice de ma profession est interdit cette année, sur les côtes... » Il rit. Il a un beau visage espagnol au teint ambré, à la bouche rouge, des yeux noirs dont les sourcils épais se joignent presque au-dessus du nez, comme on en voit aux faces des gravures persanes ; son large front porte une chevelure en torche, noire et drue ; son cou est nu, hors de la chemise à col ouvert. Il a de nobles mains d'artiste, longues et expressives. Bien qu'il se révèle ardent, plein de passion, il parle d'une voix calme, doucement ; et quoique tout frémissant du désir de se prouver, c'est avec modestie, presque avec timidité, qu'il nous montre une à une ses toiles, si riches de couleurs, éclatantes de force enthousiaste et de sincérité. Sa femme le regarde et l'écoute, tenant leur bébé dans ses bras. Joujou portant un autre joujou, semble-t-il, tant elle est délicate et menue. Ses joues sont d'un blanc pur et crémeux comme les pétales du magnolia ; elle a une petite bouche ciselée, de grands yeux clairs qu'éclaire encore le somptueux bonnet d'or que font ses cheveux. Elle porte un lorgnon qui, loin de l'enlaidir, prête quelque sérieux à une figure qui serait sans cela incroyablement enfantine. Le bébé, hâlé comme un brugnon mûr, jambes et bras nus, vêtu d'une miniature de robe, remue, pépie, rit, vit superbement. « Nous sommes venus ici, parce que c'est un vrai port de pêche qui a gardé tout son caractère, toute sa violente beauté. Aucune fioriture, aucun chiqué. Les touristes y sont à peu près inconnus, aussi la vie y est-elle encore très bon marché — relativement, bien entendu ! Nous avons par Pillard, du poisson tant que nous voulons et à des conditions avantageuses. — Nous sommes un peu serrés, évidemment, et ce n'est pas très commode de faire la cuisine ici, mais je m'arrange — poursuit la petite fille de femme — et puis il travaille bien — fait-elle en levant les yeux vers son mari. — Et puis c'est la vraie vie, loin des poses et des conventions. On est toute la journée pieds nus sur le sable... Et cette lumière, cet étincellement perpétuel, cette liberté. J'appréhende de rentrer à Paris après cela, de retrouver la lutte sans merci, le souci quotidien de l'argent... Ah, l'argent ! — Mais, achève le peintre — je rapporte de la bonne besogne, et j'espère... ». Ils sont là, près l'un de l'autre, si jeunes tous deux, si enfants encore, avec le troisième enfant, leur bébé, bondissant entre eux, tandis que les tableaux, fruits de l'esprit rayonnent à l'entour. Famille émouvante qui a créé là dans l'humble case de la maison du mareyeur, un petit univers palpitant de tendresse et de labeur.

« Allons voir le port, voulez-vous ». Nous descendons et par une porte de derrière, gagnons tout de suite le port qui se dessine brusquement à nos regards, sous le ciel lisse et embrasé. C'est nu, c'est cru. Pas la moindre mollesse, le moindre détail joli, rien n'est ici pour la plaisance. Une jetée de pierre, nette, blanche, qui se découpe exactement sur la mer, tenant un phare à son extrémité ; une armée de bateaux de pêche dont les mâts rougeâtres, se dressent, pressés, innombrables, pareils à une forêt sans feuilles ; au bord du quai, une usine à sardines, triste avec ses cheminées sales : contre l'usine, la poissonnerie. C'est toute la vie de la Turballe : la pêche, la vente du poisson, l'industrie du poisson. De chaque côté du port s'étendent des plages en pente, désertiques, infinies recevant sans résist nce l'Océan qui, sur leur immense sécheresse, précipite son immense splendeur fraîche et mobile. Point de dunes, point de rochers, rien que la lande pour border le sable, la lande plate, grillée, acérée de piquants. Aucune entrave ici entre le ciel et la mer, ils se touchent, se mêlent, plongent l'un dans l'autre, et c'est feu sur feu, bleu sur bleu, un vaste brasier de fluide et de couleur qui nous happe et nous éblouit. Nous subissons avec délices ce triomphe absolu des éléments. Et nous causons assis sur la grève. Nous parlons de l'art qui nous est notre raison d'être ; nous parlons de la guerre qui supprima ou amoindrit tant de jeunes et fiers talents. Nous la haïssons de concert. Après cette libation de clarté, nous revenons sur le port, juste pour l'heure de la criée. Nous entrons dans la poissonnerie pour y assister. Sur le marbre des tables, les lots de poissons dégouttants d'eau et d'algues, semblent des joyaux étranges. Il y a des soles dont les dos luisants, tachetés de roux ont l'air d'être d'agate; il y a des tas de merlans qui miroitent comme des pyramides d'argent; des homards noirs avec des reflets dorés, pareils à des bronzes chinois. La criée est faite par une forte commère qui dévide les chiffres et manie le marteau d'une voix et d'un poing rudes, mais avec une sorte de majesté populacière. Les gens du pays sont tous là, massés du même côté, immobiles, les bras croisés ou les mains dans leurs poches, les faces tannées, impassibles et retorses. On ne le voit pas bouger. C'est par un clignement de paupière, un signe imperceptible à tout autre qu'à la crieuse, qu'ils tiennent l'enchère. La criée achevée, chacun emporte son acquisition, qui pour la manger en son particulier, qui pour la revendre dans le village. Il est très tard, il nous faut partir. Nous regardons avec curiosité s'égayer les indigènes. Il y a des vieux pêcheurs qui ont des têtes étonnantes, des têtes de héros de Cooper. Leurs peaux sont aussi plissées, aussi usées, aussi foncées que le cuir brun de leurs casaques. Cinq d'entre eux s'asseyent lentement sur un banc de pierre et, fumant ou chiquant, sans gestes, sans paroles, ils vont rester là jusqu'au soir.

Nos amis font quelques pas avec nous sur la route blanche qui longe le quai. Avant de remonter à bicyclette, nous regardons une dernière fois la vision du port qui sous les teintes précises du couchant se dessine avec une brutalité magnifique, et le couple brun et blond des deux petits courageux qui sont venus là se nicher dans cette vie simple, loin des cités tumultueuses et des villégiatures factices.

« Au revoir ! A cet hiver ! — On se retrouvera à Paris ! »

. . . . . .

Et voilà : Raymond Casse vient de mourir. Il est mort à vingt-huit ans, terrassé par la grippe. Il est mort à Montmartre, dans son petit atelier qu'il avait décoré entièrement d'une façon ravissante et imprévue. Il est mort au milieu de son activité, de son élan, de ses rêves. Il est mort entouré de ses toiles peintes à la Turballe, qui étaient une guirlande radieuse à ses murs. Il est mort parce qu'en ces temps maudits, la mort s'acharne sur la jeunesse. Il est mort, parce que les artistes sont abandonnés, isolés dans un monde cruel et sourd. Il est mort parce qu'il lui fallait lutter nuit et jour et parce qu'un corps et un cerveau fatigués, surmenés perpétuellement, n'opposent qu'une faible résistance aux fléaux qui les guettent. Il est mort. Prenons le deuil des œuvres qu'il eût offertes à nos yeux comme un présent incomparable. Prenons le deuil de la beauté qui s'élaborait en son âme et dont nous sommes privés à jamais.

Henriette SAURET.

26 *octobre* 1918.

Les Idées et les Livres

Quelle Étrange Histoire, par Jean GALMOT (Ed. et Libr.).

« Quelle étrange histoire. Un bateau perdu sur la mer des Tropiques et une femme seule sur cette mer ardente. »

Un vieux steamer qui grince et avance lentement... Est-ce un conte de fée, est-ce un poème, est-ce un songe ? Une langue évoquant de loin en loin les pages immatérielles de « Sylvie ». Des personnages échappés d'un monde spectral, visions se profilant sur un écran de rêve. Et ce « vaisseau fantôme » a son existence propre et ses étranges habitants, venus d'on ne sait où, y participent étroitement. Et la vie de l'Océan, et la vie du navire, et la vie des silencieux voyageurs s'enchaînent et se pénètrent. Qu'importe ici l'intrigue et l'affabulation ? Les personnages dont nous ignorons les noms, se meuvent, et agissent, et vivent dans une sphère mystérieuse. Le Poète sciemment ne nous fait entrevoir que des bribes et des miettes de leurs existences. Nous les voyons apparaître par moments, puis ils s'effacent et l'on entend de nouveau les grandes vagues battre les flancs du vapeur. Et parfois une musique plaintive rompt le silence des nuits stellaires.

Et puis c'est la descente rapide d'un fleuve indien et la poursuite, et la halte chez le gardien du bagne, et le récit tragique de l'évasion, et le coup de feu, dans la nuit. Un corps de femme enterré, à la lisière d'une forêt vierge. Le Docteur ethéromane et Lily la sauvage adolescente, allègre comme une biche Lily, la demi-sœur des héroïnes de Kipling, s'estompant peu à peu et passant au second plan pour disparaître dans le dédale des souvenirs... Les scènes se suivent ici et se succèdent les unes aux autres.

Ce récit dont on ne saurait nier le dynamisme, donnerait-t-il satisfaction à M. Pierre Mac Orlan, l'ingénieux théoricien du Roman d'Aventures ? Je ne sais. Mais je ne partage pas l'opinion de M. G. L. Tantain lorsqu'il découvre dans le livre de M. Jean Galmot des traces de l'influence cinématographique et affirme que son histoire se développe ainsi qu'un film. L'unité, l'harmonie et la cohésion, sont les traits principaux de ce poème symphonique écrit, dans une langue nuancée et subtile. La vie fervente qui anime ces personnages est seulement suggérée au lecteur, les accidents sont indiqués, à peine, les détails se trouvent être négligés expressément. M. Jean Galmot écrit comme un symboliste abondamment nourri de Littérature Scandinave, compose ainsi qu'un disciple de Romains et chante la jungle à la manière de Kipling. L'Unanimisme gagne tous les jours du terrain. Et j'hésite pourtant à classer dans cette Ecole l'auteur de « Quelle étrange histoire » dont j'aime le riche outillage verbal et la sensibilité très harmonieuse.

Monstres Choisis, par André Salmon (Ed. de la N. R. F.).

Je n'ai pas abordé la lecture du livre d'André Salmon « Monstres Choisis » sans quelque appréhension et sans quelque méfiance. Ce titre prétentieux et visant à un effet facile, ne sied point à une œuvre moderne. Il est étrange que M. André Salmon qui sait joindre le tact du poète au goût irréprochable de l'esthéticien et dont je mets très haut les jugements critiques portés sur nombre de ses contemporains, n'ait pas compris tout l'inconvénient qu'il y avait à doter ce recueil de contes d'un titre sur la valeur duquel nul lecteur lettré ne saurait se méprendre. Car il est bien aisé de découvrir un petit air de parenté entre ces « Monstres Choisis » et leurs directs ou lointains ancêtres, les « Diaboliques » certains « Contes Cruels » et maintes « Histoires Extraordinaires ». M. André Salmon, à l'instar de ses grands « devanciers », Villiers du « Convive des dernières têtes » et surtout Jules Barbey d'Aurevilly, celui du « Bonheur dans le Crime » et du « Dîner d'Athées », s'efforce de présenter sous un jour favorable et non sans une pointe d'ironie, les actions réputées les plus répréhensibles. Tels Naturalistes, dont Octave Mirbeau dans le « Jardin des Supplices », ont abondé dans ce même sens. Et l'on ne saurait, au risque de passer pour incomplet, omettre ici Oscar Wilde et Jean Lorrain.

Je sais aussi des contes du poète allemand Hugo von Kofmanstahl, et des nouvelles de M. Apollinaire, d'une inspiration voisine de celle des écrivains précités. Voici donc réunis en une illustre assemblée les maîtres et les frères en littérature de M. André Salmon.

Loin de moi l'idée de critiquer Barbey d'Aurevilly, Villiers, Vilde, Lorrain et Mirbeau, que j'admire sincèrement et dont je vénère la mémoire. Mais il m'est difficile de ne pas constater que M. André Salmon a emprunté à ces écrivains ce qu'il y avait dans leurs œuvres de plus factice et de plus disparate.

Les contrôleurs de Wagons-Lits effectuant les trajets de Paris-Saint-Pétersbourg, Paris-Amsterdam, Paris-Munich-Vienne-Budapest-Constantza, les apaches naïfs et cyniques, cousins germains de Jésus-la-Caille, les bandits d'Amérique, les gens du monde un tantinet interlopes, les marins de S. M. Britannique dévalant sur le quai de Cronstadt à Toulon, les esthètes sadiques (Oh, de Frévense !) les ruffians embourgeoisés devisant dans les bars de nuit en compagnie d'excellentes gens, les aventuriers internationaux, les pickpockets de marque, les Schylock russes aimés de Gorki, et ce jeune aviateur, de Belleville ou de Puteaux entonnant une vieille chanson montmartroise dans les plaines de Macédoine, et galvanisant l'énergie défaillante d'une brigade serbe perdue dans la bourrasque et décimée par le choléra — voici la liste des pittoresques héros qui peuplent les pages des « Monstres Choisis ».

M. André Salmon dont j'apprécie le talent, et que je crois capable de mieux faire lorsqu'il veut seulement être simple et se donner du leste en jetant par-dessus bord le superflu du bagage littéraire qui alourdit son pas et entrave sa marche vers l'Idéal, sait atteindre à la belle et à l'intense émotion et égaler les plus grands d'entre les conteurs. Le « Poète » et la « Caline des Quinze-Vingt » sont des chefs-d'œuvre du genre. M. André Salmon quand il consent à réduire à ses justes proportions l'importance des décors parmi lesquels évoluent ses personnages nous apparaît comme un écrivain de très haute lignée. Et c'est aussi et surtout un poète « Edvige et le boulanger », un de ses plus jolis contes, est le prototype de la prose poétique. J'ai à cœur aussi de citer ce fragment de récit ou pour mieux dire cette description, si attachante et si précise, véritable transposition littéraire de telle toile de Van Dongen :

« C'était un établissement du Faubourg Montmartre ; de faux tziganes en smokings rouges jouaient les airs à la mode que sifflent en se dandinant, les jeunes apaches ; s'interrompant de temps à autre pour lamper un pot de bière, des journalistes myopes cuisinaient leurs informations arbitraires. Une forte rousse, debout devant la glace, tournant le dos aux dîneurs et leur souriant, sabrait de rouge ses lèvres ouvertes sur une mâchoire très blanche. »

Je conçois que M. Salmon se plaise à situer son intrigue et à créer une atmosphère ambiante strictement adaptée à l'action. Mais je pense qu'au fur et à mesure qu'il avancera dans la vie, il laissera choir toutes les petites breloques, tous les joyaux clinquants et tous les faux bijoux qui encombrent ses contes. L'air qu'il respire se purifiera, le soleil du matin éclipsera la lueur fauve des lampadaires électriques, un coup de vent venu du large chassera de son âme, les parfums des alcools et l'acre fumée de tabac.

M. André Salmon a trop longtemps vécu dans le commerce des grandes œuvres artistiques pour ne pas comprendre qu'à l'instar de la Vérité, la Beauté est toujours Nue.

Force m'est de reconnaître du reste, ces quelques réserves formulées, que les récits de M. Salmon sont d'un intérêt captivant et d'une très noble tenue littéraire.

WALDEMAR-GEORGE.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD. Imp. BERESNIAK et FILS, 12. rue Lagrange, Paris